

## TRANSMARTINIQUE 2017



Cinq ans après ma participation à la deuxième édition de la Transmartinique, je me retrouve en Martinique, un peu malgré moi, pour affronter une nouvelle fois les chemins de cette terre volcanique. Tout commence, l'an dernier lorsque Clément, mon fils, nous informe d'une mutation professionnelle sur l'île, qui sera officialisée en août. Evidemment, des idées de voyage s'installent, pour les retrouver là-bas. Reste à fixer une date et, assez tôt dans l'année, nous décidons de partir trois semaines de fin novembre à mi-décembre. Une aubaine pour moi, puisque la Transmartinique se déroulera du 8 au 10 décembre. A vrai dire la date du voyage est aussi choisie en fonction de cet évènement. Seule la distance que je vais courir n'est pas encore déterminée. Plusieurs choix sont possibles. Les 33 kilomètres du trail des Caps, mais cette distance ne correspond pas à mes attentes. Les 59 kilomètres et 1250 mètres de dénivelé positif du Défi Bleu qui se court de nuit, ou les 138 kilomètres de la Transmartinique, plus authentique puisque originelle, traversant l'île de part en part, du nord au sud. L'heure est plus à la réflexion qu'à l'inscription. D'ailleurs je consacre mon temps à la préparation d'autres ultras trails, notamment l'Ardennes Méga Trail (90 km, 4500 mètres de dénivelé positif) qui aura lieu fin juin, puis à l'objectif principal de ma saison, l'Infernal Trail des Vosges qui se déroulera début septembre. Au fil des mois, j'engrange du kilométrage et mes entraînements spécifiques 'montagne' sont ingérés sans encombre. Arrive le temps de l'AMT, couru avec ménagement sous une chaleur exceptionnelle dans un temps de 17 heures. Dans la foulée, je me décide à participer au Défi Bleu sans toutefois confirmer mon inscription. Je prends encore le temps avant de m'engager. Je veux surtout faire le point à l'issue de l'Infernal qui approche à grands pas. En septembre, vient le moment de l'objectif annuel ; courir les 200 km et les 10 000 mètres de dénivelé positif de cet ultra-trail vosgien à Saint Nabord, dans des conditions spécifiques. En fait, le but recherché est de parcourir les sentiers sélectifs vosgiens pendant 48 heures, en étant lesté de mon sac à dos habituel, auquel j'ajouterai une poche ventrale. La charge à supporter par mon corps, mais surtout par mon dos, passe de trois à six kilogrammes. J'aborde cette course comme un test pour une éventuelle participation à la Transpyrénéa 2018. Je pense être prêt le jour J même si au cours des deux mois précédents je n'ai pas accentué la charge de mon sac lors de mes entraînements. Je paierai cash cette erreur, puisque bien physiquement et toujours en jambe, je serai obligé d'abandonner cette course à cause des douleurs que mon sac trop lourd inflige à mes trapèzes. C'est donc après 90 kilomètres, 22 heures de course et deux contractures que j'abdiquerai pour me préserver, et avant tout pouvoir terminer ma saison sans blessure. Rentré des Vosges, je finis par m'inscrire à la Transmartinique, non pas pour effacer la déception de ce premier abandon en vingt ans de compétition, mais pour retrouver les sensations procurées par ces courses que j'affectionne tant. Les entraînements reprennent avec toujours la même aisance. Au fil des semaines, ils s'intensifient en volume et qualité, avec la même régularité. Mi-novembre, je termine mon dernier cycle d'entraînement par les 57 kilomètres du Sparnatrail, puis j'enchaîne cinq jours plus tard par une sortie de 4h30 de nuit et enfin je termine par une rando-raïd de plus de six heures avec mes amis du club, Nathalie et Jeannot, venus m'épauler dans ce dernier run ardennais lors duquel nous avons engrangé une

quarantaine de kilomètres pour 1500 mètres de dénivelé. Je suis prêt, à tel point que je m'octroie un repos complet de dix-huit jours, au lieu des dix habituels. Avant le départ vers l'île aux fleurs, j'apprends de Jean-Marc, également membre du club et aussi fondu que moi, qu'il sera de la partie, puisqu'il a décidé de s'octroyer une semaine de vacances et d'en profiter pour courir la Transmartinique. Clément, m'informe que son collègue, Yan, sera aussi des nôtres. Nous serons donc trois fous furieux, à nous confronter aux 200 autres inscrits.

Le 25 novembre, avec Valérie, nous débarquons à Trinité, sur la côte Est de l'île, pour une première nuit chez nos enfants et petits-enfants qui nous manquaient déjà tant. Après les retrouvailles chaleureuses, nous nous installons pour trois semaines, à un kilomètre de chez eux, sur les hauteurs, dans une jolie location, offrant un superbe panorama sur la baie des Raisiniers et la presqu'île de la Caravelle. Les quinze premiers jours sont consacrés à la famille, la plage, la découverte de Madinina, notamment. Repas typiques, ti-punchs et autres planteurs ne seront oubliés que deux jours avant le jour J. Une seule randonnée de dix kilomètres sur les sentiers techniques de la magnifique presqu'île de la Caravelle, avec Valérie et ma belle-fille Stéphanie, perturbera cette quinzaine de farniente. Au matin de l'épreuve, le décalage horaire est absorbé. Nous vivons maintenant à l'heure antillaise. Lever vers 6 heures et coucher vers 21 heures. Ce rythme ne nous perturbe plus. C'est donc aux aurores que je me réveille naturellement ce vendredi 8 décembre. D'emblée je sais que la journée va être longue puisque le départ de la course est prévu à zéro heure. J'espère qu'une sieste estompera la fatigue accumulée au cours de la matinée lors de laquelle je vais m'affairer à la préparation de mon sac. Ce sac que l'on fait et défait à maintes reprises, pour optimiser au maximum le poids, l'accès aux aliments, aux boissons, au téléphone, à l'appareil photo, etc. J'ai emporté avec moi, le sac de mes débuts en ultra-trail. Baptisé en août 2007 à la CCC (Courmayeur-Champex-Chamonix), ce 10 ans d'âge, modifié, usé, voire rongé et rafistolé, qui m'a rendu tant de services à l'entraînement et en compétition, va, alors qu'il ne le sait pas, finir ses jours ici. J'ai du mal à y croire, mais il ne rentrera pas en métropole. C'est cruel, mais je me console en sachant que sa place dans la valise, sera comblée par une bonne bouteille de rhum. Le sac est prêt. Il est lourd. Après le déjeuner traditionnel du coureur, composé de pâtes et de jambon blanc, la sieste ne sera que de vingt minutes. Certainement trop peu pour espérer tenir une trentaine d'heures en course sans dormir, mais je vais m'en contenter. Une bonne partie de l'après-midi est consacrée à la préparation de la tenue vestimentaire que je porterai dès le départ, et aux changes que je ferai transporter sur les deux bases de vie de Saint Joseph et du Vauclin. Tout est préparé méticuleusement. Rien n'est laissé au hasard. Deux tenues complètes, une paire de chaussures, un nécessaire de toilette, quelques victuailles, de l'eau chargée en sels minéraux. Tout ça pour un nouveau départ en sortie de chaque base de vie. C'est après le dîner, identique au déjeuner, que Clément nous conduira, Yan et moi, au Prêcheur, pour le départ de l'épreuve. Il nous épargnera le transport par navettes mis en place par l'organisation nous obligeant à partir à 18h00. Nous gagnerons ainsi trois heures. Avant tout, je fais un ultime réglage du sac dont la pesée m'atterre. En effet, le peson affiche un poids de 4kg700. Dans une ultime décision, je déleste mon sac, de la caméra, de mon GPS, du chargeur mobile, de quelques barres énergétiques, et du tee-shirt de rechange. Je gagne presque cinq cents grammes en ne gardant que le matériel obligatoire dont les deux litres d'eau et un peu de superflus tel mon appareil photo. Comme pour ma progression, je vais la jouer à l'économie, notamment en ce qui concerne l'utilisation du smartphone. Je vais limiter mes appels téléphoniques mais surtout m'abstenir de faire vivre ma course en direct via Facebook, par des manipulations peu économiques pour la batterie. Aussitôt les vérifications d'usage, je me délesterai aussi d'au moins un demi-litre d'eau pour encore gagner cinq cents grammes. Avec ces 3kg500, la charge du sac redeviendra raisonnable pour une telle épreuve.

A 21h00, nous partons vers le Prêcheur où nous attend certainement déjà Jean-Marc parti de Saint Anne, au sud de l'île et lieu d'arrivée de la course. Le voyage en voiture me

berce. Je lutte pour ne pas m'endormir. Nous arrivons dans le petit village en ébullition. Des coureurs affluent de partout, des bruits de tambours raisonnent sous un carbet, et le speaker aux paroles incessantes ont raison de l'endormissement du bourg. Avant le passage au contrôle des sacs, je prends le temps de finir ma préparation en passant mon dossard récupéré la vielle au Lamentin, puis en protégeant mes pieds en les beurrant de crème « Nok ». Ces pieds que je bichonne depuis quinze jours en les tannant matin et soir en les enduisant de cette crème magique qui empêche ou repousse l'apparition d'ampoules. Seul inconvénient, surtout le soir sous les tropiques et des températures de 30 degrés, je me dois de dormir avec mes chaussettes. Jean-Marc nous rejoint. Nous nous rendons dans la zone de pointage et vérifications. Tout le matériel obligatoire est vérifié rapidement ; lampe frontale en état de marche, sifflet, couverture de survie, pansements, smartphone, volume de boisson emporté. Puis nous quittons cette zone afin d'être équipés de notre balise GPS qui assurera notre suivi en direct sur internet. Il ne reste plus qu'une heure avant celle fatidique. Heure que je tente de mettre à profit pour me relaxer et me concentrer en m'allongeant à plat dos sur le trottoir sous l'arche de départ. Vu le brouhaha, l'option n'est pas la meilleure, mais elle n'est pas inutile. Jean-Marc m'imité, Yan reste assis alors que Clément vaque à quelques clichés photographiques. Fermant les yeux, j'oublie vite les minutes qui s'égrainent en pensant à cette course que j'imagine comme en 2012 hormis son départ qui avait été donné à l'extrême nord, à partir du petit port de pêche de Grand Rivière. Le récent ouragan Maria ayant occasionné beaucoup de dégâts sur cette commune et ses environs, les conditions de sécurité n'étaient plus optimales et un repli vers Le Prêcheur a été mis en place pour le départ. La montagne Pelée, la forêt tropicale, les bananeraies et les plages du littoral sud pour finir, remplissent mon esprit dans cet ordre chronologique. Puis ce sont les noms magiques des lieux à traverser comme la trace des Jésuites, Cœur Bouliki, Roches Carrées, Macabou, Anse Prune, qui accentuent ce moment d'évasion. Le vide se fait. Je m'évade avant l'heure avec toujours cette petite part d'incertitude quant à la réussite de cet énième défi. Les retardataires sont invités une dernière fois par l'organisateur à récupérer et s'équiper de leur balise GPS, tandis que les percussionnistes prêchotins du groupe Kou Bouyon continuent à faire vibrer nos tympanes au son de leurs tambours. L'ambiance est chaude. La température aussi. La pression monte pour beaucoup. Je reste zen sur cette ligne de départ et n'attends que le starter pour en découdre enfin. Les fumigènes rouges s'allument, signe d'un départ imminent. Il est minuit, le compte à rebours est enfin lancé. Juste après nous être encouragés mutuellement, au signal, je prends un départ canon pour être rapidement doublé par plus forts ou plus présomptueux que moi. Je laisse faire et descends dans le village par la route goudronnée, bordée d'accompagnateurs s'époumonant à nous encourager. Arrive très tôt, la première montée sur la gauche, nous laissant oublier la mer des Antilles à notre droite. Ça commence à marcher en soufflant, tant le rythme est élevé. Je prends mon temps en discutant et me laisse doubler volontairement. Je suis surpris par mon photographe, Clément, posté au pied de la montée. Celui-ci me fera remarquer que je suis un des seuls à parler au pied de cette première ascension. Notre chemin s'arrête ici, car il lui tarde de rentrer à la maison pour me retrouver dans la matinée en un point du parcours non encore déterminé. Nous quittons la route bitumée devenue chemin cimenté pour quelques centaines de mètres. Puis nous piétons le premier chemin herbeux de la Grande Savane menant au sommet de la Pelée, 1395 mètres plus haut, neuf kilomètres plus loin. Ma cadence est bonne, l'utilisation de mes bâtons n'est pas superflue. Quelques-uns trop pressés, tentent de me doubler sur ce sentier monotrace en prenant des risques. En effet, depuis que nous avons quitté l'épaisse forêt bordant le chemin de chaque côté, nous progressons, tantôt sur une crête, tantôt sur le versant nord ou sud des mornes qui laissent deviner de beaux devers. Plus à découvert maintenant, les bourrasques font leur apparition. La pluie s'invite. Les 26 degrés du départ s'amenuisent au fur et à mesure de notre avancée vers la Caldeira, située juste sous le sommet. Je ne regrette pas d'avoir revêtu mes manchettes qui

recouvrent mes bras et m'apportent un peu de chaleur. Après 1h30 de progression, je rattrape et double Jean- Marc qui n'est pas trop en jambes aujourd'hui. Nous discutons un peu et il m'incite à tracer ma route. Je me retrouve dans un espace plus minéral. La forêt a cette fois totalement disparu. A plus de 900 mètres d'altitude, après sept kilomètres d'ascension, j'entame la partie la plus technique. Le clair de lune laisse deviner de part et d'autre de la trace, d'inaccessibles mornes. Les vents balaient les seules fougères et lichens à pouvoir résister ici. Mes rapides coups d'œil sur la droite me permettent de découvrir l'éclairage d'une ville campée en contrebas le long de la mer. Sans en être certain, je pense à Saint Pierre, ville totalement dévastée par l'éruption de la Pelée en 1902. C'est bizarre cette impression de ne pas pouvoir se situer alors qu'il m'est si facile de le faire quand je cours dans mes Ardennes. Des rocs de lave barrent le chemin tout comme les rares marches sculptées dans la terre. Par intermittence, nous nous retrouvons dans des tranchées naturelles creusées, par l'érosion et les eaux de pluie qui ruissellent très souvent ici. Quelques nuages font leur apparition dans la zone sommitale mais, nos frontales parviennent à percer cette brume peu épaisse. Par la gauche, je m'engage dans la Caldeira, bordant le cratère. Pendant un kilomètre, la trace est toujours du même type. Il faut toujours escalader quelques roches éparses pour continuer en marchant. Courir ici n'apporterait rien sauf une blessure certaine. Après 2h15 d'ascension, j'aborde la descente. Je suis satisfait de ma montée. Je n'ai pas souffert. Je n'ai pas eu froid. La dénivellation ne m'a pas paru extrême. J'ai gagné un quart d'heure par rapport à 2012. La montée par cette voie serait-elle plus facile ? Je n'en doute pas un instant. La descente commence par l'entame de quelques amas pierreux. Puis on se retrouve sur d'énormes plaques de lave lisse, détrempées, toutes en devers. Derrière ça pousse fort. Des coureurs, surtout ceux démunis de bâtons, prennent des risques à me doubler sur ces toboggans naturels en se laissant glisser sur leurs fesses. Je m'écarte dès que je le peux et m'assure avec mes bâtons pour ne pas tomber. Mes pieds glissent parfois, mais la chute est toujours évitée grâce à l'appui sur mes précieux bâtons. A cet endroit, je semble moins rapide et moins à l'aise qu'il y a cinq ans, pourtant je rejoins assez vite l'Aileron (1105 mètres) et le parking dit du « 1<sup>er</sup> refuge » où se trouve justement le premier ravitaillement après 10 km de course. La pluie froide tombe toujours. L'arrêt sera bref. Juste le temps de « textoter » un message à la famille et de boire un coup.

Je repars en dévalant une pente longue de 9 kilomètres, menant au pied de la crête d'Or. La trace lisse, absente de pièges me permet d'être fluide et rapide. Seul le passage du premier gué de la savane Périnelle et quelques traversées successives de rivières ralentissent ma progression. Après m'être arrêté un peu plus longtemps à mi-parcours de cette descente au ravitaillement du domaine de la Vallée, je me retrouve enfin sur la crête du Courran qui annonce les prémices des hostilités à venir, puisque je commence à évoluer dans la forêt tropicale, à 600 mètres d'altitude sur une distance de deux kilomètres pour arriver à Sainte Cécile.

Le jour s'est levé depuis une heure lorsque j'arrive au troisième ravito. Avant de se nourrir ou de boire quoi que ce soit, le rituel sera le même sur tous ces points de récupération. A l'approche des stands, nous sommes invités par un bénévole, à nous laver les mains, pour pouvoir ensuite nous servir sur les étals bien fournis en victuailles salées ou sucrées. La leptospirose frappe ici, alors nous ne pouvons que nous plier à l'intransigeance de l'organisateur. Tous les coureurs au repos ici, ne semblent pas affectés par cette première nuit de veille, même s'ils sont assez nombreux assis à récupérer, çà et là, aux abords des bâtiments de cette première bananeraie. Un nouveau texto pour aviser de ma progression et je repars en 112<sup>ième</sup> position, bien plus conforme que la 47<sup>ième</sup> que j'occupais quinze kilomètres plus tôt. Je sais que cette fois les vraies difficultés vont arriver. Je continue ma descente en pente douce et je traverse encore une rivière, cette fois l'eau atteint mi-cuisse. Je ne suis guère serein et je me garde bien de me précipiter aveuglément dans l'eau. La trace des Jésuites arrive finalement.

Une succession de quatre belles montées avec autant de descentes, à ingurgiter, sur plus de 20 kilomètres. Je suis toujours dans un groupe de cinq à six coureurs, groupe qui change au gré des ravitaillements, des repos de chacun ou des relais que nous sommes amenés à prendre. Le terrain de jeu devient plus hostile au fil de notre avancée. Les racines tout comme les arbres enchevêtrés sur le parcours sont des pièges à éviter absolument. L'humidité tropicale suinte sur les arbres et leurs feuilles. Nos corps se maculent de sueur. Le moindre effort détrempe nos tenues, de la tête aux pieds. Il ne semble pas y avoir de vie animale. A moins que la présence humaine perturbe ce qui pourrait être un havre de paix. Aucun bruit, aucun sifflement, aucun craquement ne se fait entendre. Seule la flore luxuriante est omniprésente. Nous progressons lentement dans un silence absolu. Une moyenne de plus de trois kilomètres heure est peu probable. En fond de vallon, je plonge une nouvelle fois dans une rivière, l'eau ne léchant cette fois, que mes chevilles. Aussitôt, je dois traverser un affluent, par un pont de singe dont le cordage de sécurité est rongé par le temps. Ce n'est pas très rassurant, mais avec de la concentration, ce passage n'est pas plus dangereux que celui des crêtes. Après une longue et usante montée, sur un terrain glissant, nous sortons du bois pour nous retrouver au quatrième ravitaillement sur la RD1.

Un arrêt de cinq minutes pour récupérer un peu de force, et je continue avec mes compagnons de course sur cette trace après avoir quitté la route bitumée. La descente que nous abordons n'est guère plus propice à la performance. Mes bâtons se coincent régulièrement dans les racines ou dans la boue lorsque, inconsciemment je les plante un peu trop profondément. Chaque mauvais planter de bâton m'oblige à stopper net ma course, pour pouvoir arracher ce dernier de son emprise. J'ai remarqué dès l'entrée dans cette forêt que certains coureurs démunis de bâtons, portaient des gants de travail. Mon interpellation fût vite comblée. Ces coureurs aux mains protégées peuvent, sans se blesser, s'appuyer sur les troncs d'arbre pour rétablir leur équilibre, s'accrocher aux branches ou lianes lors de glissades, mais aussi s'agripper aux racines, à portée de mains, dans les descentes boueuses, donc périlleuses. Je me rassure en constatant qu'ils n'avancent pas plus vite que moi. A chacun sa technique, pourvu qu'on avance. Voilà bientôt sept heures que je me noie dans cette végétation exubérante. Moi, l'épris d'espace et de liberté me retrouve prisonnier de ce piège verdoyant. La chaleur m'asphyxie lentement. La boisson que j'absorbe régulièrement en petite quantité ne suffit plus à me rafraîchir. Mes jambes répondent toujours mais la lassitude m'assaille depuis un moment. L'observation des rares balisiers, anthuriums ou encore roses de porcelaine, si elle m'offre un court répit, ne me permet pas d'oublier l'exercice difficile. Je n'ai qu'une idée en tête : rejoindre « Cœur Bouliki » siège du prochain ravitaillement. Les arbres couchés par le dernier ouragan, Maria, nous obligent soit à les contourner sans encombre quand tout va pour le mieux, soit à les chevaucher au risque de nous écorcher, soit à passer en dessous en nous contorsionnant au risque de se cogner en nous relevant ou pire de nous claquer un muscle contrarié par ces efforts différents. Plusieurs fois je me cognerai la tête, les genoux, les bras, plusieurs fois mon sac à dos sera coincé dans une branche et me stoppera, plusieurs fois je pesterai, mais mon obstination me permettra à chaque fois de me relever. Je n'en vois pas le bout. Il n'y a pas d'autre issue que d'avancer sur le chemin de cette forêt impénétrable. Les coureurs sont de moins en moins loquaces. La souffrance se lit sur nos visages. Nous souffrons en silence. Nous atteignons enfin la rivière rouge, ravine coincée en fond de vallée entre deux mornes. Si je me souviens bien de ce lieu, déjà franchi en 2012, je me rappelle beaucoup moins des 4 kilomètres restant à gravir pour enfin voir le bout du tunnel. Au sortir de la ravine, les bâtons ne me sont plus d'une grande utilité. Le chemin glaiseux, abrupt et trop glissant m'oblige, à plusieurs reprises, à les lancer au loin pour progresser à quatre pattes. C'est à mains nues que je poursuis l'ascension en m'agrippant à tout ce qui se trouve à ma portée. Je fais bien attention à ne pas me couper avec les feuilles de certaines essences d'arbustes. En effet, mon premier de cordée pourtant originaire de l'île,

s'est fait piéger par deux fois. Le tranchant de ces feuilles couteau lui occasionnant de belles coupures. Je comprends encore un peu plus l'utilité de porter des gants de travail et des manches longues. J'interroge mon îlien, en tête de file depuis longtemps, sur la distance restant à parcourir pour espérer enfin voir « Coeur Bouliki ». Il croit me rassurer en m'informant que nous arrivons bientôt au sommet (586 mètres) et qu'il ne nous restera plus que six kilomètres de descente dont les deux derniers sur une route forestière. Avec le respect que je leur dois, je m'identifie à nos légionnaires ouvrant ces traces improbables en forêt amazonienne. La vitesse à laquelle nous progressons ne nous permettra certainement pas d'arriver avant midi, à Bouliki, pour nous refaire une santé. Mon mental en prend encore un coup. La difficulté s'intensifie à chaque pas alors que le premier tiers de l'épreuve n'est pas terminé. Puis nous vainquons ce morne en arrivant enfin au sommet qui pourrait nous gratifier d'une belle descente. Nous le méritons. Il n'en est rien, j'ai encore quatre kilomètres à parcourir en glissant, en progressant à reculons en rappel au moyen des nombreux cordages mis en place sur les secteurs les plus périlleux, en me concentrant sur l'endroit où je dois poser mes pieds et mes mains, où je peux planter mes bâtons, où je dois me baisser, où je dois pencher ma tête pour ne pas me cogner. Bref le chemin de croix tarde à prendre fin et je continue à désespérer. Puis alors que je ne m'y attends plus vraiment, j'aperçois la route forestière au bout d'une dernière pente abrupte que je descends quatre à quatre, au risque que mon élan ne m'entraîne dans le devers de l'autre côte de cette route providentielle. L'espoir renaît. Je suis maintenant le dernier d'une quinzaine de coureurs. De second de cordée, il y a moins d'une heure, me voilà bel et bon dernier. Peu importe. Je me laisse distancer rapidement. Je savoure de ne plus être oppressé par la densité de cette forêt que je commençais à maudire. J'aperçois la cime des arbres. Le soleil perce enfin la canopée. Cette petite route forestière, aérée, s'apparente tout à coup à un large boulevard haussmannien. J'aurais presque envie de flâner. Je me laisse aller jusqu'à « Cœur Bouliki » où j'arrive tranquillement en esquissant un petit sourire forcé aux deux bénévoles qui m'accueillent pour le rituel lavage de mains.

Il est 11h30. 2800 mètres des 5000 à gravir sont derrière moi. Je m'assois un court moment sans retirer mon sac à dos. La tête dans les mains, je souffle, j'inspire profondément, je refais le chemin parcouru. A l'image de mon premier de cordée, assis à mes côtés, à qui j'ai fait confiance sur presque la totalité de cette trace, je craque pendant quelques secondes. Les brefs sanglots trahissent ces quelques larmes que j'essuie certainement maladroitement comme pour ne pas être surpris à pleurer. Que cette portion fût difficile. Mais n'est-ce pas ce que je viens chercher ici ? Je fais le vide dans ma tête comme au départ de l'épreuve et me reconcentre sur ma course. Après avoir retiré mon sac, je gambade devant les étals. L'hésitation quant à mon futur repas interpelle un bénévole qui me demande ce que je désire. A vrai dire je ne sais pas. Il y a du choix. Peut-être trop, peut-être pas assez. Je ne sais plus. Avant tout, je vais m'accorder un jus de goyave. Mon expérience devrait m'interdire cette boisson que je n'ai jamais testée à l'entraînement mais, l'envie subite de sucre est trop forte. Je ne résiste pas et bois une bonne rasade de nectar frappé, puis une seconde dans la foulée. C'est la fête. Ensuite, j'ose un sandwich jambon et saucisson qui, d'ailleurs, au moment de repartir, me restera sur l'estomac bien plus que le jus de fruits. Assis, j'observe les allées et venues de chacun et chacune, bénévoles, coureurs ou accompagnateurs, au milieu de cet écrivain de verdure. L'endroit est une aire de pique-nique bien aménagée au cœur de la forêt avec des tables sous les carbetts. Elle dispose d'un espace baignade desservi par la rivière blanche qui traverse ce lieu resté sauvage. C'est un vrai havre de paix. Mes trente minutes de contemplation se terminent. Je remplis un de mes deux bidons d'eau plate et ma gourmandise me fait remplir l'autre bidon de goyave glacée. Advienne que pourra ! D'ailleurs mes sachets de boissons isotoniques resteront dans mon sac jusqu'à la fin de l'épreuve. Je suis ragailardi, prêt à affronter la dernière bosse avant Saint Joseph, première base de vie du parcours. Une

quinzaine de coureurs est encore assise à reprendre leurs esprits, lorsque je me lève pour repartir seul. Mes jambes et le reste de mon corps ne sont pas diminués. J'ai repris mes esprits. Mon mental est retapé. Tout va pour le mieux. Cette année je ne traverserai pas le gué en sortie de cette zone, puisqu'une passerelle a été installée en amont, pour reprendre la trace Oliviers. J'aperçois un coureur venant à ma rencontre. Un petit moment de doute s'installe quant au sens de marche. Lorsqu'il arrive à ma hauteur, il croit que je lui rapporte ses bâtons qu'il a oubliés à Bouliki. De par ma réponse négative, il comprend que son demi-tour salvateur n'est pas pour tout de suite. Je continue ma route en l'encourageant et j'attaque maintenant cette montée par des marches régulières au pied de la côte, puis plus disparates ensuite. La montée est courte, mais sèche. 300 mètres de dénivelé à gravir pour deux petits kilomètres, c'est dire. Je monte lentement dans ce bois bien aéré, moins étouffant que la section précédente. Au quart de cette montée, je prends à droite comme l'indique le balisage, parfait jusque-là. Une dizaine de coureurs ayant loupé cette balise directionnelle, revient vers moi, et me double quelques instants plus tard. Je ne force pas. Je reste dans ma bulle. L'envie de progresser seul prend le dessus. Je n'essaie pas de m'accrocher à ce groupe qui, par son rythme, pourrait m'asphyxier plus facilement que la forêt tropicale, il y a quelques heures. Parvenu au sommet, ma route se poursuit sur une crête sans danger et sur un plateau herbeux, bien gras par endroit car piétiné par des bovins. J'ai peur d'y laisser mes chaussures tellement mes pieds s'enfoncent dans ce mélange d'eau, d'herbe, de terre et certainement de bouses. Mon rythme qui s'est accéléré un peu sur le plat est entrecoupé de poses photographiques. Je profite du paysage que la trace des Jésuites m'a privé. A ma droite, un extraordinaire panorama sur Fort de France, sa baie et les Trois Ilets, lieu de notre villégiature en 2012. Mais aussi en regardant un peu plus derrière moi, j'observe les pitons du Carbet qui semblent à portée de mains. Sur ma gauche, je devine la presqu'île de la Caravelle et la baie du Galion, légèrement voilées par des brumes de chaleur. Enfin dans le sens de la marche, Saint Joseph en contrebas. Mon prochain terrain de jeu, les plaines bananières et sucrières à perte de vue. Je me sens revivre. Je rêve dans la forêt de Rabuchon où je suis rattrapé et doublé par une alerte féminine qui semble bien connaître le parcours. Piqué au vif, je lui emboîte le pas et me maintiens derrière, sur le plat et dans les descentes. Je la dépasse dans les petites montées mais, elle ne tarde pas à se faire respecter dès que le terrain décline. Ce petit jeu dure quelques minutes, puis elle stoppe sa progression à la rencontre de deux amis venus l'encourager alors que nous arrivons sur les hauts de Saint Joseph. Je progresse à nouveau seul, sur une route en béton, au milieu d'habitations encore isolées ici. Je descends assez rapidement pour atteindre le 52<sup>ième</sup> kilomètre marquant la fin de cette première partie de course. A l'intersection de la D15B, alors que je suis dans mes pensées, à calculer ma moyenne kilométrique, à penser à la fatidique barrière horaire, à savoir comment je vais aborder la suite, et surtout à penser comment va se dérouler cet instant de repos sur cette première base de vie, je suis interpellé par un photographe agenouillé à ma droite. Dans un premier temps, masqué par son appareil photo, je n'y prête pas attention. Dans un second temps, celui-ci baisse son appareil qui laisse apparaître son visage. C'est mon fils. Je craque. Je suis un peu surpris et confus de le voir ici sans l'avoir reconnu. Je me rapproche avec lui du gymnase qui accueille tous les coureurs et j'aperçois cette fois-ci, Valérie et mon petit Tom venus m'encourager. Quel plaisir d'avoir de tels supporters. Crasseux, je ne suis pas très présentable mais un bisou ne se refuse pas. Tom est étonné de me voir dans cet état. Tout en sueur, les jambes maculées de boue, le short détrempé, le maillot souillé, les chaussures bien crottées. Intrigué, il pose des tas de questions à sa mamie. Premier passage obligé, depuis l'extérieur du gymnase, le nettoyage à grande eau des chaussures, chaussettes et des jambes avant de pouvoir pénétrer dans le gymnase. J'irai même jusqu'à laver mes bâtons que je n'utiliserai plus et les remettrai à Clément. Ensuite j'entre dans la salle de sport pour le deuxième passage obligé, à savoir la douche. Après avoir récupéré mon sac de changes, je m'y rends. Dévêtu, je constate que mes pieds ne sont pas très

beaux à voir. Ils feraient pâlir plus d'un podologue. Trop souvent baignés dans la boue, les ravines, rivières et autres gués, ils ont souffert de l'humidité constante. Mes voûtes plantaires fripées laissent apparaître de nombreux sillons noirs de crasse qui contrastent avec la blancheur de l'épiderme de mes pieds. Au premier abord, je n'observe aucune blessure. Le lavage me le confirmera. Sous la douche, l'eau froide coulant sur ma nuque me relaxe tout de suite. Je me refais une santé grâce à cette douche froide dont j'abuse. Au fil des minutes, je sens mon corps tout entier se refroidir, à en avoir la chair de poule. Je me sèche et revêts une tenue propre. Plus que le reste de mon corps, je prends soins de mes pieds en les séchant correctement, en les beurrant de crème anti-échauffement. Je rechausse ma seconde paire de chaussures propres et sèches. Après avoir entamé la course avec mes robustes mais peu amortissantes chaussures « La Sportiva », je suis comme sur un nuage dans mes « Hoka ». L'effet shamalow ne se fait pas attendre. Dès les premiers pas, je ressens un amorti incomparable. J'entre dans la salle où une bénévoles me dirige vers le contrôle médical, autre passage obligatoire, pour pouvoir poursuivre mon périple. Le médecin militaire m'autorise à poursuivre ma route, après la prise de ma température et de ma tension. Clément accompagné de Tom, me suis pas à pas et gère l'intendance. Ses petites attentions me libèrent et je peux me restaurer tranquillement, non pas avec les coureurs déjà attablés, mais avec une bénévoles avec qui je me fais un plaisir d'échanger quelques propos en me délectant de quelques pâtes accompagnées d'une petite escalope. Clément m'informe de la progression de Yan, qui est passé ici avec trois heures d'avance sur moi et de celle de Jean-Marc à qui, il reste 2 heures pour arriver ici. La première partie a été extrêmement lente, avec une moyenne de 3,5 km/heure mais, je suis satisfais de me retrouver ici avec trois heures d'avance sur la barrière horaire. Je peux voir venir sereinement, le plus dur est derrière moi. Après m'être reposé une heure, c'est en homme nouveau que je repars, en 81<sup>ième</sup> position.

Au sortir du hall des sports, je me rends réellement compte de la chaleur qui a fait son apparition tôt le matin. Son effet risque d'être dévastateur, puisque je vais courir à découvert jusqu'à la tombée de la nuit. Je redémarre en marchant. Je ne force pas les choses jusqu'à la sortie de la ville. Puis, la dénivellation me le permettant, je me mets à trotter sur cette pente douce de huit kilomètres, suivi d'un replat de cinq kilomètres, le tout perturbé par une petite bosse rappelant que l'ascension des mornes n'est pas terminée. Je progresse principalement dans des bananeraies et quelques plantations de cannes à sucre. Le soleil qui décroît pourtant, met toujours nos corps en surchauffe. La prudence prévaut toujours. Je rattrape, Sylvia, une concurrente avec qui j'entame la discussion après m'être calqué sur son tempo. D'Innsbruck, elle s'est installée sur l'île depuis quatre ans. Elle parle parfaitement français avec son accent du Tyrol. C'est magnifique ce que ces courses peuvent être l'objet de rencontres internationales. Avant l'attaque de la trace des Jésuites, j'ai pu aussi parler avec une québécoise qui d'ailleurs était l'amie du futur vainqueur. Des échanges qui ne durent pas toujours mais, qui ont l'avantage de nous faire avancer en oubliant la difficulté ou la monotonie du moment. Avec Sylvia, nous traversons quelques habitations, terme employé ici pour dénommer les propriétés agricoles bananières ou sucrières. Puis l'envie d'accélérer le rythme me fait excuser auprès d'elle de la laisser seule. Si les chemins sont carrossables, les nombreuses et diverses flaques d'eau sont souvent à contourner. Ma moyenne augmente puisque je cours maintenant régulièrement. Les difficultés ont disparu. Je rejoins deux coureurs dont l'un semble en perdition. Ils marchent. Je m'arrête pour leur demander s'ils ont besoin d'aide comme l'esprit trail le veut. Une réponse négative m'est adressée alors je continue ma « transbananière » en solo. Depuis ma sortie de la forêt tropicale, je suis étonné pour ne pas dire atterré par le spectacle désolant qu'offrent les nombreuses carcasses de voitures laissées ici et là, à l'entrée de propriétés, dans des terrains vagues ou encore en bord de route. Je me demande comment certaines épaves de bateau ont pu arriver ici, sur les mornes, en pleine nature à des dizaines de kilomètres des océans si accueillants. Bien que



nous soyons extrêmement loin de l'île aux Chiens, je suis aussi impressionné par le nombre de chiens qui aboient à notre passage. Tout à coup un coureur me rejoint. Il s'agit d'un de ceux que j'ai doublé auparavant. Il me demande s'il peut m'accompagner, ce que j'accepte volontiers. Nous discutons de la course qu'il semble connaître sur le bout des ongles. Il me détaille dans les moindres détails, ce qu'il nous reste à affronter sur soixante-dix kilomètres. Au fil de la discussion, je comprends que je cours avec le créateur de la Transmartinique nommée originellement Trail Manikou. Je suis aux côtés d'une bible. Il me raconte tout de cette compétition qu'il a mise sur pied et dont il n'a pas raté une édition. Bien que mon CV de compétitions soit plus étoffé que le sien, puisqu'il ne court que la Transmartinique et le Tchimbé Raid en mai, je me sens petit aux côtés de ce Monsieur incarnant la sagesse du haut de ses 70 ans. Sa tactique de course est similaire à la mienne. Pour terminer, on va marcher, courir, marcher, courir...et continuer à discuter de tout, de rien.

Nous arrivons au ravitaillement de Sarrault, 63<sup>ième</sup> kilomètre, pour traverser la nationale 1. Tous les bénévoles semblent connaître Gérard Zapha, alias « Gégé » puisqu'il est et sera ovationné dès notre arrivée sur chaque zone de pointage. Le local de l'étape frappe fort. J'ai l'impression de ne pas exister sauf qu'un bénévole m'interpelle en s'écriant : Warmeriville. Euh, comment dire, je suis interloqué. Que se passe-t-il ? Tu es de Warmeriville renouvelle-t-il en regardant mon short flocké du nom de ma commune. Je lui réponds que oui. Il me raconte qu'il a habité à Reims quelques années, pour un récent retour et une nouvelle installation sur son île natale. Les regards se braquent alors sur moi. Lors d'un instant, je ne suis pas mécontent de voler la vedette à Gégé. Un arrêt rapide, juste pour remplir mes bidons d'eau et de jus de goyave pour l'attaque du morne Pavillon par le chemin qui mène à Roches Carrées. J'apprécie la réponse de Gégé, suite à mon interrogation concernant l'ascension de ce morne dont certains ne m'ont pas dit que du bien. « Avant d'arriver là-haut, il faut l'attaquer par sa base ! » me dit-il. Ajoutant « il faut encore manger des bananes pour y parvenir ». Le problème, c'est que ces bananes par milliers, visuellement j'en mange plus que de raison, et je commence à saturer tout autant que la forêt tropicale en fin de matinée. Mon insistance me fait quitter le dédale de bananiers pour pénétrer au centre de la plantation de Roches Carrées. Pour ce faire, j'emprunte une allée superbement entretenue me rappelant la rhumerie de l'habitation « Clément ». Le coucher de soleil accentue le charme de cette allée bordée d'arbres à pain, divisant une prairie, avec à gauche des chevaux, et à droite des bovins dérangés par quelques volailles se réfugiant dans un arbre dès mon approche. Gégé me devance dans la montée. Je le laisse filer. Aussi lorsque j'arrive au ravitaillement celui-ci est déjà prêt à repartir. Il me bouscule un peu mais, je désire prendre mon temps et le laisse repartir avec d'autres coureurs. Je me ravitaille d'un petit sandwich jambon blanc – vache qui rit, comme depuis le début de l'épreuve sur chaque ravitaillement, mais aussi du fameux nectar de goyave, frappé, qui ne perturbe en rien ma digestion. Dix minutes plus tard, je me relance sur la dernière difficulté qui me conduira au François. Une montée à 15 % sur moins d'un kilomètre. La nuit n'a pas encore fait totalement son apparition, pourtant le manque de luminosité dans ce bois m'oblige à allumer ma lampe frontale. Entre chien et loup je commence à me démener pour progresser au milieu des embûches en travers du chemin. Le terrain est glissant voire boueux. Des racines piégeuses sont dissimulées sous la boue. Les doubles cordages de part et d'autre du sentier ne sont pas un luxe. N'ayant plus mes bâtons, je suis contraint, d'empoigner les mains courantes de fortune pour ne pas repartir en arrière à chaque dérapage. Mes bras, trop peu musclés, travaillent plus que mes jambes qui souffrent tout de même. A chaque empoignade, la sueur gouttant de mon visage, vient souiller mes bras pour rendre mes mains un peu plus glissantes. Le frottement de mes mains nues sur les cordes en nylon commence à provoquer des échauffements qui me font craindre des ampoules. A quatre pattes, mes genoux qui s'entrechoquent percutent régulièrement le sol. Je peste. J'ai hâte d'arriver là-haut et de redescendre par la route vers le François. J'y parviens enfin au

terme d'efforts soutenus. Avant de sortir de cette forêt, le sifflement des grenouilles gounouy fait savoir que la nuit est tombée. C'est maintenant par une descente en courant sur des mornes maîtrisés et redessinés par l'homme que je me dirige vers le 9<sup>ième</sup> lieu de repos. Dans des rues bétonnées bordées d'éparses habitations, je reprends de la vitesse. A frapper le sol sur ce revêtement chauffé tout au long de la journée, mes voûtes plantaires commencent à en ressentir les effets néfastes. Je suis seul et le balisage est plus difficile à détecter en secteur urbain. Aussi, je fais attention et m'efforce de ne pas m'égarer. Pour l'instant, je quitte ce semblant de retour à la civilisation, car je vais encore devoir progresser pendant trois kilomètres dans une bananeraie, en évitant les petits rus d'irrigation et les flaques d'eau dans lesquelles des crapauds peu craintifs se plaisent à laisser scintiller leurs yeux comme pour nous guider. J'entre enfin dans Le François en passant tout près d'un complexe sportif qui pourrait être la zone ravitaillement. Massé, à proximité de l'entrée, un groupe de fêtards m'incite à ne pas pénétrer dans l'arène. Je continue donc et semble me perdre au milieu d'un terrain vague faisant certainement office de parking en d'autre temps. Je n'aperçois plus aucun balisage. Je pars à l'aveugle un peu dans tous les sens. Je suis perdu dans le plus simple des parkings. Je m'adresse à un autre petit groupe de jeunes, qui me remet dans le droit chemin et me dit de longer le canal. Sur le rectiligne chemin de halage, jonché de nappes d'eau, le halo de ma frontale laisse apparaître des coureurs au loin. Je suis rassuré d'être revenu sur la bonne trace en doublant ces coureurs épuisés. Voilà j'arrive au ravitaillement où je vois Gégé toujours aussi frais. Il est 19H30. La fatigue se manifeste. Mes yeux piquent. Ma tête s'alourdit. Alors je prends un café serré pour retarder l'endormissement. Je me régale d'un sandwich jambon – vache qui rit, comme à l'accoutumée. Gégé ne tarde pas à repartir avec ce petit clin d'œil au passage laissant sous-entendre que je le rattraperai plus tard. J'en profite pour refaire une santé à mes pieds en les bichonnant de crème « Nok ». La concurrente canadienne de ce matin arrive maintenant, un peu en perdition et pleine de désespoir lorsqu'elle apprend que nos sacs de changes ne sont pas ici mais, au Vauclin, quinze kilomètres plus loin. Elle, qui comptait également refaire ses pieds ici, s'en trouve bien dépourvue. Assise à mes côtés, je lui tends ma pommade anti-échauffement après qu'une gentille bénévole lui ait donné une paire de chaussettes propres. Ensuite nous discutons sur la stratégie de course à venir. Elle voudrait dormir sous le porche de l'enceinte sportive pour repartir deux heures plus tard. Je lui conseille de ne pas trop tarder ici. En effet, mon éclaircur antillais, bien en amont dans les mornes, m'a communiqué son calcul savant quant à notre heure de redémarrage obligatoire du François, afin que nous, « Transmartiniquais », ne soyons pas piétinés par la masse des 350 coureurs du Défi Bleu, qui s'élanceront d'ici, à 22 heures précises, pour emprunter notre trace. Du reste je soupçonne un peu Gégé d'avoir accéléré la cadence pour échapper à cette cohue éventuelle. J'ai suffisamment d'avance sur la barrière horaire pour aborder la montagne du Vauclin, sans être piétiné.

Je repars à l'assaut de cette montagne à gravir en deux paliers. En trotinant, j'arrive rapidement au pied du morne Valentin qui présente une montée sèche à 20 %, à travers les habitations disséminées de chaque côté de la route bétonnée. Je souffre à nouveau dans cette approche du chemin de croix dit « le Calvaire ». Ma lente progression me fait parvenir au palier intermédiaire après trente minutes d'ascension suivies d'un court replat qui me permet de retrouver mon second souffle, car le plus dur reste à faire. Je quitte la route pour m'engager sur le chemin de croix menant à 504 mètres d'altitude, point culminant de cette montagne. Les dernières pluies n'ont pas arrangé ce parcours pénitentiel jalonné de quatorze croix blanches numérotées en chiffres romains. Mes chaussures aux semelles moins bien cramponnées que les précédentes ont du mal à accrocher le sol. Je ne parviens pas à faire un pas sans glisser. Je tente en vain de rester sur la trace des pénitents. Même à quatre pattes, je n'y parviens pas. Mon insistance n'arrive pas à semer le doute quant à la possibilité de gravir cette butte, démunie de bâtons. Je commence par râler, seul au milieu de nulle part. Je peste contre moi-

même de ne pas trouver la bonne technique pour vaincre cette ultime grimpette, qui au vu des 4100 mètres déjà gravis, ne devrait être qu'une formalité. J'en oublierai presque que je n'ai pas dormi depuis trente-six heures, dont vingt et une en course, que j'ai parcouru 80 kilomètres, et que je n'ai plus mes bâtons toujours bien utiles en de telles circonstances. Et puis, dans un bref instant de lucidité, tête relevée, mes yeux, se portent vers ma gauche, pour quitter l'axe du chemin. Je remarque une main courante longeant la sente à arpenter. Je me rapproche tant bien que mal de celle-ci pour empoigner la corde en nylon. L'espoir renaît. Même si je progresse plus aisément, je glisse encore car mes bras frêles ne parviennent pas toujours à rétablir mon équilibre. Ma concentration, sur mes pas, me fait laisser oublier le comptage des croix, pourtant repaire si précieux. Mon acharnement est récompensé après trente minutes puisque j'arrive sur la crête pour l'entame de la descente. Trop écarté de la trace à suivre, je n'aurai pas le bonheur de contempler, la chapelle Notre Dame des sept douleurs, qui domine le calvaire et le panorama est-ouest de l'île, allant de la presque-île de la Caravelle jusqu'au Diamant et son célèbre rocher. Il fait nuit, mais le spectacle ne devrait pas être si désagréable. Les roches clairsemées en désordre sur la crête sont brusquement plus présentes et compactes dans la descente. Plusieurs petites traces sillonnent à travers celles-ci, nous permettant de choisir notre trajectoire. Les racines d'immenses arbres viennent s'ajouter au revers impressionnant par endroit. Cette descente n'est pas de tout repos. Mes glissades me gardent bien d'accélérer le pas, pourtant je reviens sur un coureur en contrebas. Serait-ce Gégé ? C'est bien lui qui à mon approche m'annonce qu'il est content de ne pas avoir été absorbé par la horde du Défi Bleu. Il a certainement raison mais, nous avons une bonne marge devant nous pour ne pas paniquer. Je suis content aussi de retrouver quelqu'un à qui parler. La fatigue générale se fait ressentir de plus en plus. Ces derniers efforts n'ont pas arrangé les choses. Parler avec lui va être mon credo pour ne pas m'endormir, tout au moins jusqu'au Vauclin. Nous en terminons enfin avec cette procession. Les quatorze croix laissées de côté, c'est par une route en béton strié, identique à celles foulées depuis le début que nous allons vers la seconde base de vie. Les quelques bosses à franchir le seront de la même façon, Gégé me distance en montée, je le rattrape en descente, et nous restons ensemble sur le plat. Tout est millimétré. Aucun des deux ne semble s'inquiéter de l'absence momentanée de l'autre. L'histoire qui se répète me rappelle étrangement le Tor des Géants 2011, couru avec une tactique identique, avec mes compagnons Richard et Fabien. Tout se faisait naturellement sans forcer les choses, sans les dicter. J'entrevois au loin, enfin, la base de vie. J'ai hâte d'y parvenir pour une douche stimulante, mon cerveau ayant tendance à se déconnecter. La preuve en est, la brève apparition d'hallucinations, comme ces feuilles de bananier ou ces cailloux qui se transforment, tantôt en personnage, tantôt en animal ou encore en objets divers. Il est temps de se reposer un moment. Par contre ce gué à traverser à deux cents mètres du ravitaillement n'est pas une illusion. A la lueur de ma frontale, je ne trouve pas ce petit passage qui m'empêcherait de mouiller mes pieds. Je n'y crois pas. Tout ce que j'ai fait jusqu'ici pour éviter l'inéluctable macération de mes pieds, semble ruiné. Je n'ai plus de chaussures de rechange et je ne voudrais pas négocier le dernier marathon de cette course dans des chaussures mouillées. Gégé fonce droit dans le gué. Plus précautionneux, je retire mes chaussures pour arpenter le gué pieds nus ou presque, puisque je garde mes chaussettes. Mon copain de route est stupéfait tout comme le caméraman venu à notre rencontre. Bien moins à l'aise qu'un fakir sur son tapis clouté, je parviens, chaussures en mains, en 51<sup>ième</sup> position, sur la base de vie du km 94, après 23H30 d'une escapade de plus en plus folle.

A peine arrivé, je récupère mon sac de changes et me ravitaille en m'asseyant quelques minutes. Les premiers du Défi Bleu qui ont fini par nous rattraper, arrivent dans la zone de pointage. Contrairement à nous, ils ne prennent pas le temps que nous nous octroyons. A les observer, je les compare à des formules 1 dans leurs stands. Je reviens dans ma course et je demande à me doucher comme le règlement de la course l'autorise. On m'indique la douche,

derrière le stand, dans l'obscurité. Les hallucinations frappent-elles une nouvelle fois ? Il y a un bâtiment sur la droite, mais à gauche, malgré mon insistance, je ne vois rien dans la direction qu'on vient de m'indiquer. Alors je me concentre sur ma collation pour reprendre mes esprits. Mon repas terminé, je redemande où se trouvent les douches. Le bénévole constatant mon errance me conduit gentiment vers ce que j'aperçois mieux maintenant. Nul sanitaire, juste un système archaïque qui devrait faire l'affaire. Derrière le stand du ravitaillement, dans la pénombre, une douche sommaire est installée. Composée d'un simple tuyau d'arrosage fixé sur un tube cintré et d'une palette faisant office de bac à douche, c'est bien ici qu'on peut se refaire une beauté, à la vue de tous. J'empoigne une chaise au passage pour m'installer et dans le noir j'extirpe de mon sac de changes mon nécessaire de toilette et mes affaires propres, tandis que le bénévole va ouvrir l'eau de la douche à l'autre bout dans le bâtiment. Juste vêtu de mon short, je me glisse sous la douche évidemment démunie de pommeau. L'eau froide me saisit. Je frissonne dès qu'elle frappe mon corps. L'odeur du savon réveille mon odorat. Ca me stimule. Je suis si bien que j'en profite encore et encore. Sous l'eau, je me plais à regarder les coureurs du Défi Bleu qui eux, n'ont pas vraiment le temps de m'observer. J'abuse encore un peu quand les agréables sensations de fraîcheur deviennent plus en plus difficiles à supporter. Le frais se transformant en froid, je demande au bénévole de couper l'eau mais resterai sous le tuyau jusqu'à la dernière goûte. De l'autre côté du chemin, Gégé semble médusé par mon attitude ! Comme à Saint Joseph, je me sèche, offre un soin anti-échauffement à mes pieds, et revêts une tenue propre pour attaquer le dernier tiers de la course. Il ne manque qu'un rasage de près pour que l'homme soit parfait. Une rapide prise de tension par le médecin qui m'autorise à poursuivre et nous repartons, sous les encouragements et applaudissements qui raisonnent tout autour de nous.

Nous sommes noyés dans la masse des Défi Bleu que je me garde bien de suivre. Le regain de forme retrouvé grâce à ce repos salvateur m'inviterait pourtant à leur emboîter le pas, mais je n'y succombe pas. La route, même moins semée d'embûches, est encore longue. Ce petit marathon, en bord de plage, ne peut s'aborder à la légère. Je reste concentré avec Gégé qui imprime son rythme de marcheur. Marcheur rapide, mais marcheur tout de même. Notre cadence est bonne. Je me plais à la forcer en trotinant dès que je peux. Mon credo est de trotter partout où je le peux. Descentes et plats confondus. J'emmène avec moi, mon compagnon, qui reste un peu en retrait, mais toujours à vue sur ces parties que j'affectionne. L'inverse se produit dans les montées. Je retrouve l'aisance d'un nouveau départ à chaque sortie de base de vie. Je suis frais. Mes pieds sont secs...pas pour longtemps. J'ai quitté le Vauclin depuis moins de quinze minutes, un nouveau gué me barre la route. Pas de déviation, pas d'issue possible. Je pense retirer mes chaussures et chaussettes pour préserver ce que j'ai de plus cher à cet instant quand mon acolyte me dit ironiquement que je vais perdre mon temps, car des gués, nous allons en rencontrer d'autres. Alors je me résigne et franchis la rivière quatre à quatre en espérant que, la mixture du jus de mes chaussettes et du sable fin du littoral qui s'infiltrera dans mes chaussures, ne causera pas trop de dégâts à mes pieds. Les dénivellations ont presque disparu maintenant. Seuls des petits raidillons cassent le rythme et nous obligent à marcher. La fatigue générale s'est installée depuis un bon moment maintenant. La douche froide du Vauclin ne permettra pas une veille correcte jusqu'à l'arrivée. J'en suis conscient. Mon cerveau se déconnecte de plus en plus souvent. Mon discernement devient aléatoire. Mes hallucinations reprennent. Mon cerveau déforme ce que mes yeux voient. Ces interprétations me plaisent beaucoup. Je me sens aérien. Fixés vers le sol, mes yeux discernent les composants de la route bétonnée. Pourtant mon cerveau transforme ces matériaux, notamment la multitude de petits graviers noirs mélangée au ciment, en jolis petits visages changeant au gré de mes pas. J'abuse de cette situation qui m'est de plus en plus agréable. J'ai devant moi un magnifique kaléidoscope que seul un véritable endormissement pourrait stopper. J'arrive à me départir de cette situation lorsque mes yeux fixent le sombre horizon.

Cette fois-ci, ce sont les feuilles des arbres léchant le sol qui m'offrent un spectacle surprenant. Je discerne un iguane au loin sur ma gauche. Je le fixe et l'éblouis à l'éclairage de ma frontale. Plus je m'en approche, plus il m'échappe pour redevenir enchevêtrement de feuilles qui frissonnent à mon passage. Mes jambes fonctionnent mécaniquement et j'avance sans m'épuiser physiquement. Je me sens bien dans cet état psychédélique. Les herbes folles bordant la route, où plutôt le chemin carrossable, complètent ce tableau reposant mon esprit. Elles se transforment en images furtives que mon cerveau n'a pas le temps d'interpréter, d'autres les écrasant immédiatement. Tout à coup, ces flashes cessent lorsque je me rends compte que je suis sur la route de Macabou. Cette plage sauvage où nous nous sommes rendus en voiture une dizaine de jours auparavant, avec Valérie. Je ne m'en étais pas aperçu. Je n'avais même pas reconnu cette route. Surpris à la vue des premières habitations juste avant la plage, je me suis dit : « tu es déjà ici ! ». La surprise fût bonne puisque le but approchait un peu plus. Elle avait aussi le mérite de me tirer de cette torpeur qui prenait l'ascendant sur ma réelle perception des choses. De plus nous arrivions au ravitaillement pour une nouvelle et brève pause. La barre des 100 kilomètres était franchie.

Direction les caps Macré et Chevalier sans que le chemin du littoral ne devienne un long fleuve tranquille. En effet, l'odeur des sargasses en décomposition, me monte au nez à me faire suffoquer. Aussi, en repiquant dans les terres par les petits sentiers, les nombreuses marches voudraient nous ralentir encore. J'ai l'impression que le plus difficile n'est jamais fait. Lorsque nous nous en écartons, le son des vagues nous rappelle que nous sommes toujours à proximité de l'atlantique. Notre cheminement se fait à travers les anses, pointes, culs de sac et nombreuses petites baies. Le jour qui se lève, va je l'espère, me faire percevoir les choses normalement. J'aimerais que cette fatigue s'extirpe de mon corps. Qu'elle me laisse finir ma course sereinement. Elle est plus forte que moi. J'en viens à fermer les yeux en marchant sur les belles portions de route, fort heureusement non fréquentées. Je marche en silence, derrière Gégé, qui a pris le relais. Je compte des fractions d'une trentaine de secondes, paupières fermées, pour un micro sommeil. Puis j'ouvre les yeux pour voir où je me trouve. Je suis toujours au centre de la chaussée, derrière mon guide. Comme c'est rassurant, je replonge, yeux fermés, pour une nouvelle séquence. Je renouvelle l'expérience plusieurs fois, jusqu'à décompter 45 secondes. Cette fois-ci, j'exagère. Je sais qu'il ne peut pas m'arriver grand-chose. Ici, pas de ravin, pas de précipice, pas de pierrier, mais la chute me guette si je poursuis dans cet état second. J'opte pour une autre solution. Je romps le silence assourdissant qui s'est installé naturellement entre nous. Je lui avoue ma faiblesse du moment. Je lui dis que mon cerveau me joue des tours qui pourraient me faire faillir. Nous recommençons à nous reparler, de tout, de rien. L'effet est immédiat. Mon sommeil s'évapore. Je parviens à rester éveiller jusqu'au ravitaillement de Cap Chevalier où je serai un peu déçu de ne pas avoir pu manger mon sempiternel sandwich, faute de pain sur l'étal, mais aussi par la restriction de goyave pour le remplissage de mon bidon. Malgré mon insistance, je dois me contenter de quelques petits gâteaux salés et d'un nectar additionné d'eau. Ma déception me force à repartir le ventre vide. Avec ce peu de consistance, j'espère tenir jusqu'à anse Prune, dix kilomètres plus loin. Dès que je quitte les lieux, je rumine, je peste. Comment est-ce possible ? Tant pis je me contenterai de ma petite réserve de noix de cajou pour éviter la fringale.

Le soleil fait son apparition. Le spectacle qu'il offre est magnifique, à tel point, que je m'autorise des sorties de route, ou plutôt de chemin, pour me rapprocher du bord de mer et contempler son or se reflétant dans le bleu de l'océan dont les vagues viennent mourir sur le basalte des falaises. Noyés dans le canal de Sainte Lucie, l'îlet Cabrits et la Table du diable paraissent bien sombres dans son contre-jour rasant. Gégé s'éloigne. Pas pour longtemps, puisque je redouble d'effort pour le rejoindre. Il faut dire que nous espérons terminer la course ensemble. Rien ne semble pouvoir nous séparer, ni mes contemplations, ni les

touloulous, ces petits crabes orange et noirs, se cabrant face à nous pour défendre leur territoire en nous barrant le passage dans une danse cadencée de droite à gauche ou de gauche à droite. Vu la multitude de carcasses qui jonchent le sol, certains ne verront pas le jour. Dans un combat inégal de nuit, leur vie s'est arrêtée sous la semelle de coureurs peu précautionneux ou peut-être endormis ! Ma progression me conduit à la pointe sud de l'île où j'aborde la savane des pétrifications exsangue de tout bois pétrifié, du fait des pillages répétés. L'endroit est désertique voir lunaire. La terre de couleur ocre, le sol craquelé. Les nombreux cactus intensifient cette impression d'austérité. La bise marine me maintient toujours en alerte jusqu'au franchissement de la passerelle de l'étang des Salines. Je bondis sur quelques roches plates immergées dans l'eau saumâtre pour atteindre ce petit pont de bois. J'y parviens aisément. Puis arrivé à l'autre extrémité je dois une nouvelle fois sauter sur des roches similaires pour rejoindre la berge. Je m'élanche sur la première puis la deuxième pierre et tout à coup je stoppe. Mon regard fixe cette pierre de forme pyramidale et je coince. Je suis incapable de franchir le pas. Mon manque de fraîcheur m'empêche de sauter sur cette pierre, certes moins plate que les autres, mais qui ne semble pas être une difficulté extrême. Je suis figé, médusé, pétrifié à l'image de cette savane. Mon esprit me dit d'y aller. Mes jambes n'osent pas. Le peu de discernement qu'il me reste mais surtout la peur de chuter me font prendre la sage décision de traverser ce dernier gué en marchant dedans. Tandis que Gégé survole ces blocs de lave, c'est les pieds dans la vase et l'eau jusqu'aux cuisses que je m'extirpe de cette dernière difficulté pour les neuf kilomètres restant.

Mon téléphone laissé au fond de mon sac depuis la veille, retenti tout à coup. Une contorsion de plus pour me défaire de mon sac à dos, et je récupère mon smartphone sur lequel Clément m'a laissé un message m'informant de sa venue sur la zone d'arrivée avec toute la famille. Je le rappelle immédiatement pour nous caler quant à notre point de rencontre. Inconsciemment j'accélère le pas, pressé, non pas de franchir la ligne d'arrivée, mais de rejoindre mon clan familial. A partir de là, je ne marcherai plus beaucoup. J'ai vraiment hâte de les voir. Gégé suit mon tempo jusqu'à la superbe et touristique plage de Sainte Anne, encore vierge d'amateurs de farniente. Puis, après notre dernier ravitaillement à anse Prune, où je ne me suis pas privé, Gégé rencontre encore des supporters et s'arrête pour discuter avec eux. Je ne m'attarde pas et je continue sans lui vers les falaises de la pointe Dunkerque. Je suis naïvement un concurrent se trouvant cinquante mètres devant moi. Je me souviens très bien de cette portion, empruntée cinq années auparavant. Un agréable petit sentier monotrace au milieu des bois entre mer et chemin menant aux plages. Je ne sais pas si Gégé me rattrapera. Après avoir doublé celui qui me devançait, je me retourne souvent pour voir si mon fidèle accompagnateur revient sur moi. Il n'en est rien. Je poursuis mon périple seul. C'est certainement en orphelin que je passerai la ligne d'arrivée, plus très loin maintenant. Je me rapproche de la sortie de ce bois qui sera le dernier espace naturel de l'épreuve. Je sais qu'ensuite ma progression se fera sur le ciment ou le bitume à travers les habitations de saintannaises.

Voilà, j'attaque la partie urbaine et qui vois-je en haut de la côte ? Mon Gégé qui vient de se retourner et m'attend. Il me dit que je me suis trompé de route et que je n'aurais pas dû emprunter le chemin longeant la falaise qui a tendance à s'écrouler. Clément me confirme que la famille m'attend sur la zone d'arrivée. J'accélère encore au point de m'asphyxier dans la montée du centre-ville. Comme je connais le site, je ne prends guère le temps d'apprécier le panorama à ma droite. A l'horizon, le rocher du Diamant et le morne Larcher et à portée de main, les magnifiques voiliers au mouillage dans l'eau turquoise de la mer Caraïbe. Ca y est, je les vois à trois cents mètres de la délivrance. Mes deux petits-fils sont là pour finir la course avec moi. Je suis aux anges. Que demander de plus ? Ely sur mes épaules, Tom à ma gauche main dans la main, à ma droite Gégé au regard malicieux et avec

ce plein d'humilité qui caractérise notre discipline, je franchis cette ligne en 44<sup>ième</sup> position après 32H30 de course, le cœur gros, les yeux mouillés, heureux.

A ROSEAU